



CRITIQUE

Le vagabond magnifique de Trieste

**FEDERICA
MANZON**

À la mort de son père, personnage fascinant, une femme revient dans la ville mystérieuse de son enfance, qu'elle avait fuie.

Isabelle Spaak

RETOUR À TRIESTE

De Federica Manzon, traduit de l'italien par Laura Brignon, Albin Michel, 352 p., 22,90 €.

« **R**egarde les vagues, avait dit un jour le père d'Alma à sa fille. Elles ont besoin du large pour se former, pour se charger d'air et d'écume, mais après elles reviennent toujours au rivage. Quand elles le touchent, elles se défont, alors la mer les ramène en arrière et les relance au large. Et le cycle se répète à l'infini. » Spontanément, la fillette s'était exclamée : « Mais toi, tu n'es pas une vague ! » Adulte, Alma se souvient de ce moment, chevilles dans l'eau fraîche de l'Adriatique avec son père. « Tu sais zlato », disait-il quand il tenait à lui faire comprendre que de l'existence, il n'y a rien à savoir. Excepté qu'elle se déroule toujours en regardant vers l'avant. Et qu'il nous faut nous détacher des pierres qui nous alourdissent. Évidemment, les êtres libres font peur. Comment peut-on envisager de vivre sans attaches ? Sans un regard en arrière ?

« Les reliques, c'est comme le passé, elles sont bien sous terre, loin des vivants », martèle encore ce « vagabond magnifique » qui lui a donné la vie. Un Gitan capable d'inventer des histoires sensationnelles et d'être pleinement là pour son enfant le temps d'un moment de grâce. Notamment sur l'île communiste de la Baltique, sorte de Riviera avec actrices en talons hauts, fêtes jusqu'au bout de la nuit, villas chics et décideurs en tous genres venus des pays non alignés et qui se baladent en voitures électriques décapotables à l'invitation du maréchal Tito.

Entre diverses influences

L'île est son lieu de villégiature. Non que l'endroit soit jamais nommé. Ni les fonctions exactes du père d'Alma proche du dictateur yougoslave. Ainsi, il embarque sa fille en vacances, l'habille en petite pionnière, lui apprend les chants mélancoliques des Balkans, la raccompagne chez sa mère sur les hauteurs du Karst puis disparaît à nouveau. Reviendra-t-il ? Quand ?

L'enfance et la jeunesse d'Alma s'étirent dans ce flou temporel, géographique et émotionnel. Un flou qui contribue au charme tenace d'une écriture qui englobe



Federica Manzon, une écriture au charme tenace. IPA/MARCO

DESTEFANISIPA/SIPA USA VIA REUTERS

petit à petit sans plus nous lâcher. Peu importe finalement, cette coquetterie stylistique de ne pas nommer la ville de Trieste. Pourtant personnage central de ce magnifique roman (prix Campiello 2024). Au nord-est de l'Italie, Trieste est une mosaïque de langues et de cultures. Une langue de terre frontalière avec la Slovénie et, tirillée entre diverses influences. À l'image d'Alma, partagée entre passé et avenir. D'une part, entre un grand-père cultivé qui représente la stabilité du monde d'avant, cette mémoire de l'Empire austro-hongrois à laquelle s'oppose la figure du père et, celle de Vili. Un garçon sauvage avec lequel Alma grandit. Ce dernier illustrant les menaces provenant de la décomposition des Balkans.

Fidèle aux codes du « roman sans fiction », soit des histoires dans l'Histoire, Federica Manzon y entrelace d'autres auspices plus poétiques ; celles des *Élégies de Duino*. Cycle de questionnement métaphysique, il est né sur ces falaises triestines à l'occasion d'un séjour de Rainer Maria Rilke entre 1912 et 1922. Retour à Trieste. ■